

ARIANE

Transmission du plaisir féminin à travers les fantasmes identificatoires

« Les Nouvelles du Jardin d'idées », seconde formule 2003-2004, épuisé

Il est plus fréquent d'aborder la filiation des douleurs féminines que celle du plaisir féminin, comme si la féminité passait toujours par des épreuves qui s'étirent tout au long des générations et que le plaisir restait souvent insaisissable ou devait se conquérir contre vents et marées, à corps et à cris.

Quel est le rôle de l'image du père dans la transmission du féminin ?

Ma mère et mon père ont aimé faire l'amour et si ça ne m'a pas aidée dans mes premières expériences sexuelles, je suis persuadée que ça m'a donné une énergie pour vivre mes désirs plus tard. Deux confidences de ma mère me restent infiniment précieuses : « Le jour de l'anniversaire de notre mariage, nous avons bu du champagne et quand nous avons fait l'amour, ton père n'a pas pu se retirer à temps. J'ai tout de suite que j'étais enceinte de toi ». « Ton père est un chaud lapin, plus je fais l'amour avec lui, plus ça me plaît ».

Mon père, semble-t-il, à part une erreur de parcours vite réprimée sous la menace de ma mère de partir avec sa fille aînée sous le bras et son deuxième bébé dans le ventre, a été un mari fidèle. A chaque fois qu'il y a eu conflit et rupture entre mon père et moi, elle jouait le rôle de médiatrice et me répétait inlassablement « ton père est un homme bon ! Ce qui est vrai, mais il mettait toute son énergie à le cacher ! Je ne l'ai compris que beaucoup plus tard.

Pendant 4 ans, après la naissance de mon fils Ivan, mon père ne me reverra pas : je suis une fille-mère, et je me marie avec un étranger qui ne correspond pas à ses normes. Néanmoins, il « permet » à ma mère de me voir. J'ose à peine imaginer ce qui se serait passé s'il lui avait interdit ! Je me vis comme la brebis galeuse, persuadée que personne d'autre dans ma famille n'a transgressé les règles de l'amour et du mariage.

Je ne connais au-dessus de moi que des femmes terrorisées par leur mari, ma mère comprise. A partir de mon adolescence, je me souviens de sa difficulté à lui demander la permission de m'emmener le soir au cinéma. Il n'aimait pas le cinéma et accordait cette faveur à ma mère à contre cœur, mais aussitôt la porte fermée derrière nous, il se mettait à crier sur les enfants qui restaient à la maison, il passait sa mauvaise humeur sur eux quand sa femme s'absentait. Cette autorité que je ressentais abusive me révoltait. Je l'appelais en secret le « tyran familial ». Je ne pouvais pas soupçonner sa part d'angoisse.

La lignée des hommes du côté de mon grand-père paternel me faisait peur, certains de leurs portraits assombrissaient les murs de la maison et m'enseignaient qu'il n'y avait pas de pitié ni pour les filles ni les femmes indignes. La seule lignée où je pourrai trouver quelque consolation sera la lignée russe du côté de ma grand-mère maternelle, mais à l'époque, je ne la connaissais pas, elle me semblait obscurcie dans les brouillards de Saint-Petersbourg. Peu importait, il me suffisait de m'en remettre à Dostoïevski dont j'avais dévoré les romans, en particulier « Les Possédés » où se reflétaient les bas-fonds de mon être féminin !

Au cours de mon analyse, ma sexualité compulsive sera interprétée d'une façon qui ne me convaincra pas : mon analyste pense que je réalise les désirs sexuels que mon père n'aurait pas assouvis avec d'autres femmes. C'est vrai que j'ai souvent senti que ses mains chaudes dégageaient quelque chose d'électrique. Il dissimulait ses tendances incestueuses sous des jeux apparemment anodins mais excitants : il entrouvrait la porte de salle de bains et faisait semblant d'y entrer quand l'une de ses 3 filles prenait son bain, il fallait protester de toutes nos forces pour qu'il s'arrête ; il aimait beaucoup nous chatouiller surtout l'été quand nous étions vêtues de robes légères, il fallait se débattre ou courir en rond dans l'appartement en poussant des cris d'orfraie ! Si on lui avait dit que ses taquineries frisaient l'inceste, il se serait mis en colère. Mais le jour où il m'a surprise, accoudée à la fenêtre, et posé sa main sur ma nuque, il n'a pas osé se fâcher contre moi quand j'ai rejeté violemment sa main baladeuse et que j'ai balancé ses lunettes dans le vide.

L'image de mon père est celle d'un homme intelligent et complexe. Son humour qui contrebalançait la rigidité de ses principes me plaisait et sa sensibilité sensuelle qui pouvait s'exprimer à travers ses poèmes et ses lettres m'attirait. Son élégance raffinée me rendait fière de lui. Mais je ne supportais pas le pouvoir qu'il exerçait sur ceux qu'il aimait. Dès qu'un homme s'est laissé aller à devenir autoritaire avec moi, je me suis sauvée à toutes jambes.

D'où vient la transmission du plaisir féminin ?

Depuis que je sais que ma mère est une enfant adoptée, je fais une autre hypothèse que celle de mon analyste, peut-être aussi hasardeuse ! Au cours d'un week-end de constellations familiales, j'ai eu l'intuition, d'une identification inconsciente à l'image de mon grand-père inconnu à travers ma mère.

Le Jardin d'idées

7 rue Dedouvre 94250 Gentilly - Site : <http://www.jardindidees.org>

E-Mail : secretaire@jardindidees.org

Ma mère a essayé de donner coûte que coûte un visage à ce mystérieux personnage. Elle a aimé son père adoptif au point de croire qu'il avait trompé sa femme, qu'il était son géniteur, une sorte de roman familial qu'elle a dû se raconter pour survivre à son abandon et à son adoption qui n'a pas été pour elle un véritable accueil. Par ailleurs, son homme idéal a toujours été Louis 16, pour sa bonté ! En fait j'ai appris que Louis 16 était surtout un bon coureur de jupons, et cette préférence me laisse rêveuse.

Elle choisit comme mari un homme qui lui procure beaucoup de plaisir. Pourquoi ne me transmet-elle pas cette possibilité d'aimer et de jouir avec un homme, dans les liens sécurisants du mariage, sans tous les détours par lesquels j'ai dû passer ? Je me demande encore maintenant d'où me vient cette appréhension de la féminité et de la maternité qui surgit dès la puberté.

Après l'échec de mon premier amour, romantique à souhait, je suis comme une loque : je tombe dans les bras du premier venu qui me drague, à la fois je me jette à l'eau comme pour me noyer et je me raccroche à un corps comme à une bouée pour ne pas mourir. Un énorme clivage se crée en moi : je livre mon sexe, mais je ne perds jamais la tête : l'œil de la conscience n'est pas dans la tombe mais très exactement au plafond et observe cruellement tout ce qui se passe. Cette dissociation m'empêche de jouir, mais me permet de vivre la sexualité comme une expérience in vivo qui me donne accès à une autre connaissance de moi-même et des hommes dont les réactions m'étonnent.

Certains me caressent à peine, me pénètrent, mais ressortent indemnes et me laissent glisser entre leurs mains comme une anguille ! Certains plaquent ma bouche sur leur sexe. Je n'ai jamais flirté auparavant et rien ne m'a préparé à ce genre de pratiques. C'est une rude initiation. D'autres, par contre, cherchent à briser mon inertie et veulent me posséder. L'un d'entre eux, en particulier, s'excite, crie que je lui appartiens. Je ne peux pas m'empêcher d'éclater de rire, il devient violent et me sodomise. Je ressors brisée, mais têtue, je continue à jouer avec le feu ! D'autres encore ressentent intuitivement que quelque chose cloche chez moi, deviennent protecteurs ou intéressés et me posent des questions. Mais, même touchée par leur gentillesse, je suis incapable de répondre.

Cette errance sinistre, s'arrête avec le tout premier portugais que je rencontre : il est peintre, laconique et sensuel, tout à coup, il ébranle mon système de défense suicidaire. Pour la première fois, il me plaît physiquement et insensiblement, je commence à m'attacher à lui. Bien qu'il m'ait prévenu qu'il ne pourrait pas me donner l'amour que je cherche, je continue à le voir, le cœur suspendu dans l'attente, je guette le vrombissement de sa moto qui traverse le silence de la nuit. Avec lui, je jouis, mais d'une curieuse façon ! J'émet violemment un liquide qui parfois inonde mon lit. C'est comme une éjaculation, une décharge qui me libère.

Mais une nuit, il m'annonce que notre relation est finie et de nouveau, le monde s'écroule. L'ancienne fracture se réveille, je dois reprendre mon armure si je veux tenir le coup dans ma quête. Je ne sais toujours pas ce qui me pousse à agir, mais je garde l'œil ouvert pour essayer de comprendre. Dans tous mes désordres, je cherche à mettre de l'ordre ! Mais je ne peux éclairer ma lanterne qu'en me reportant à mon enfance et mes parents, il me manque la référence essentielle de ma grand-mère qui a peut-être trébuché dans les mêmes pièges.

J'entre en rivalité avec les hommes, comme si je voulais incorporer ce que je crois être leur sexualité. Au lieu d'incorporer la terreur des femmes, je m'identifie à l'agresseur et je m'évertue à baiser sans m'attacher. Je m'acharne à massacrer mon être féminin désireux d'aimer et d'être aimé. Mais j'acquiesce une sorte de liberté sexuelle qui est le contraire de mon éducation familiale, chrétienne et bourgeoise. Faute de pouvoir partager l'amour avec un bien-aimé, j'ai des liaisons qui ne durent pas, je rends les séparations plus légères : je ne veux plus risquer d'être écorchée vive.

Une de mes difficultés essentielles réside dans ma sexualité plus masculine que féminine dans toute la première partie de ma vie. Je confonds le plaisir sexuel masculin et féminin. Si j'ai très envie de faire l'amour et que j'entre par moi-même dans un certain état d'excitation, je continue à jouir en émettant beaucoup de liquide. J'ignore toujours si c'est normal, mais il me semble que c'est une façon de rester active, d'agir au lieu d'être agie. Je n'ai jamais osé en parler, ni à mon gynécologue, ni à mon analyste, ni même au groupe sexe, seulement à l'homme avec lequel je vis depuis une dizaine d'années et finalement dans ce texte.

Je ne pourrai avoir accès à un plaisir plus passif, à me laisser aller à un orgasme plus féminin, au même diapason que l'autre, qu'à partir du moment où je retrouverai le premier homme que j'ai aimé et où je ferai l'amour avec lui, comme si une partie de mon être était restée fixée à lui et empêchait toute nouvelle rencontre. Après cette nuit fulgurante, une fois de plus, il commence à me parler d'une autre femme, et là c'est moi qui l'abandonne, seule façon de m'en sortir, puisque c'est l'horreur d'être abandonnée qui est au centre de ma transmission féminine : les hommes abandonnent les femmes même quand elles attendent un enfant ! En abandonnant à mon tour, j'exorcise peut-être cette peur ancrée dans ma mémoire cellulaire.

Après ce tournant, le déroulement de mes rencontres masculines change : je ressors plus forte et du même coup, je peux me permettre une position plus féminine, je peux tomber amoureuse, je peux accepter de souffrir sans m'effondrer, je ne choisis plus forcément des hommes qui ne me troublent pas. Malgré tout, il leur manque toujours quelque chose et je me garde toujours secrètement une porte de sortie : s'ils s'en vont, j'aurai toujours une bonne raison pour me consoler, même si leur absence me fait mal. A certaines périodes, j'ai même un

roulement d'amants qui ne me satisfont que sur un plan : sexuel ou affectif ou intellectuel, jamais tout en même temps. Mais je deviens consciente que j'évite ainsi la perte d'un amant qui me serait cher : l'image de l'abandon me traverse toujours comme un vent glacial dont je dois me protéger tant que je n'aurai pas intégré celle de ma force féminine. Pourtant, cette force existait chez ma mère, elle n'a pas hésité à se battre pour garder mon père, alors que j'ai souvent été incapable de me défendre devant un homme qui s'en va, comme si la paralysie psychique devant l'abandon avait sauté une génération et jeté un mauvais sort sur moi.

La véritable force prend sa source dans le regard d'amour des parents. Mes parents m'ont aimée à leur façon, mais ne m'ont pas accueillie toute entière. Quand mon père a compris que j'avais des amants, il m'a jeté un regard qui m'a transpercée comme un coup de feu ; quant à ma mère, elle m'a clouée avec une petite phrase qui m'a propulsée dans le vide : « Alors ! Tu es devenue comme Françoise Sagan, tu n'aimes plus ni le bien, ni le beau ! »

Ainsi, il n'y a eu qu'une partie de moi qui a été reconnue, l'autre est restée dans l'ombre, d'autant plus difficile à vivre qu'elle semblait condamnée à végéter. Evidemment quand elle a commencé à pointer le bout de son nez, il y avait en elle de la vie, mais pas vraiment un visage humain, elle ressemblait à une terre brûlée qui portait d'anciennes cicatrices et de vieilles braises dangereuses pour moi et pour les autres. Je vivais cette ombre comme mauvaise et elle devenait d'autant plus violente qu'elle ne sentait aucun regard d'amour pour la reconnaître, surtout pas le mien.

De qui dépend la transmission des qualités du féminin ?

Après une des conférences de Didier, je me suis sentie très perplexe. Pourquoi imputer à la mère l'incapacité de la fille d'avoir accès au féminin ? N'est-ce pas une vision à court terme ? Je me demande si, à l'origine ce n'est pas la société patriarcale organisée par les hommes qui cherchent à castrer le féminin dans la femme, dans la mesure où ils ne pourraient plus exercer leur autorité sur une femme trop libre. L'histoire des sorcières brûlées vives pour avoir été rebelles contre l'ordre établi par une société masculine reste un exemple significatif.

Il y a un siècle, Michelet décrit les sorcières du moyen-âge comme des femmes dont le cœur reste libre, proche des secrets de la nature, des plantes et des animaux, des fées et des esprits qui perdurent malgré l'oppression des hommes d'Eglise qui craignent leur pouvoir.

A notre époque, j'entend souvent des phrases curieuses qui sortent spontanément de la bouche des hommes. Au sujet d'une femme très séduisante qui nous initie à la peinture japonaise dans une galerie d'art, mon père me chuchote à l'oreille qu'il la trouve « trop féminine ». Une patiente qui a beaucoup de charme et qui aimerait avoir plus de rapports sexuels avec son amant se fait traiter de « femme dévorante et castratrice » !

La méfiance de la femme couve encore dans l'esprit masculin, même dans celui de la plupart des analystes hommes. Il faut des analystes femmes pour reparler de cette peur viscérale qui prend sa source dans la relation à la mère, comme Christiane Olivier dans son livre « Les enfants de Jocaste » :

« L'homme devrait connaître sa tendance à la domination, motivée par la crainte de retomber sous la domination féminine d'antan (bataille anale). Il a à se souvenir que sa tendance constante est d'écarter la femme de sa route et qu'il est prêt pour cela à user de tous les arguments même malhonnêtes, même faux. Sa grande peur de la femme paraît parfois dépasser son grand amour... Enfin il doit songer que s'il a dû s'obliger au silence et à la fuite affective pour se détacher de sa mère, il n'est peut-être pas nécessaire de maintenir le « blocus » à vie, avec cette autre femme ».

Quant à la femme, pour conquérir sa féminité, il lui faut aussi se dégager de la nostalgie maternelle, d'autant plus forte qu'elle n'a souvent pas été valorisée par son père en tant que future femme ou alors trop considérée comme un objet de possession :

« Pour elle, l'amour physique a un rapport étroit avec la façon dont elle s'est tirée de la relation « orale » insatisfaisante à la mère et sa jouissance à elle sera inéluctablement soumise au fait de trouver dans son partenaire une bonne ou une mauvaise mère... Le corps de la fillette est restée si longtemps hors de la dialectique du désir que l'homme le plus adroit est celui qui, par ses mots ou ses gestes est capable de faire comprendre à la femme qu'elle est appréciée affectivement (rappel de l'amour de la mère) et désirée physiquement (ce qui a manqué de la part du père) ».

Ma mère a désiré avant tout un garçon et me disait souvent que je n'étais « qu'une tête ». Mon père m'appréciait essentiellement pour mes succès universitaires. Malgré tout, j'ai puisé l'image de la féminité dans le visage rayonnant de ma mère, dans son regard pétillant, dans son corps parfumé, quand elle sortait le soir, suspendu au bras de mon père. Je l'ai peut-être aussi volée au passage dans le regard jaloux de mon père quand j'ai commencé moi aussi à sortir avec des garçons qui m'emmenaient danser dans les surprises parties du 16°. Je l'ai ensuite surprise dans les yeux des hommes qui me désiraient alors même que je m'habillais n'importe comment, par défi, à la manière d'une gitane débraillée.

Mais il me semble que je l'ai surtout apprivoisée peu à peu, soit avec ma cousine qui m'a appris à prendre soin de moi ; soit avec mon compagnon qui m'a permis de relier mon corps, mon cœur et mon esprit. Je

Le Jardin d'idées

7 rue Dedouvre 94250 Gentilly - Site : <http://www.jardindidees.org>

E-Mail : secretaire@jardindidees.org

dirai aussi que l'analyse en me redonnant accès à mes rêves, en déculpabilisant mes désirs sexuels et le chamanisme en me poussant à nettoyer mon arbre généalogique, en développant mon rapport aux esprits, m'ont aidée à réaliser que la féminité s'approfondit à la fois dans la sexualité et la spiritualité. C'est en faisant l'amour que l'esprit vient aux filles, mais aussi en approfondissant la connaissance irrationnelle de ses pouvoirs ancrés dans la terre-mère, les ressources de son cœur et le monde invisible. Michelet décrit bien le jardin enchanté de celle qui sera poursuivie comme sorcière au lieu d'être aimée comme une fée :

« Celle-ci n'a d'ami que ses songes, ne cause qu'avec ses bêtes ou l'arbre de la forêt... Ils lui parlent. Ils réveillent en elle les choses que lui disait sa mère, sa grand-mère, choses antiques qui, pendant des siècles, ont passé de femme en femme. C'est l'innocent souvenir des vieux esprits de la contrée, touchante religion de sa famille qui, dans l'habitation commune eut peu de force sans doute, mais qui revient et qui hante la cabane solitaire.

Monde singulier, délicat, des fées, des lutins, fait pour une âme de femme... Que furent les fées ? ... Jadis, reines des Gaules, fières et fantasques à l'arrivée du Christ et de ses apôtres, elles se montrèrent impertinentes, tournèrent le dos. En Bretagne, elles... ne cessèrent pas de danser. De là leur cruelle sentence... Elles sont un peu capricieuses, et parfois de mauvaise humeur... Toutes petites et bizarres qu'elles puissent être, elles ont un cœur et ont besoin d'être aimées. Elles sont bonnes, elles sont mauvaises et pleines de fantaisies ».

A travers cette évocation émue des fées, Michelet projette son image de la féminité, avec ses caprices et ses bienfaits, dégagée des impératifs de la raison et de la morale de la société judéo-chrétienne. De même, avec mon compagnon que je connais depuis 10 ans, je peux donner libre cours à ma liberté, à ma fantaisie, à mes accès de mauvaise humeur, ou mes exigences, tout en sachant qu'il me fait confiance et qu'il m'accepte comme je suis. C'est une féminité retrouvée dans la mesure où je peux être moi-même sans être jugée ou sanctionnée au nom d'un certain modèle de la femme que m'offrait ma mère sur un plan conscient mais qui a mal fonctionné pour moi, comme si j'avais suivi d'autres identifications d'autant plus efficaces qu'elles étaient refoulées.

Compte tenu de la transmission du traumatisme de l'abandon, d'inconscient à inconscient, la sexualité n'a pas été pour moi seulement la recherche du plaisir et de la rencontre, mais une érotisation compulsive pour compenser la blessure narcissique, liée à une rupture de l'amour maternel ; et la féminité, pour moi, n'a longtemps pas pu s'exercer dans l'insouciance et le bonheur, mais a dû sans cesse s'alimenter dans les racines de la terre pour devenir à la fois force et légèreté spirituelles, comme me l'a enseigné le chamanisme.

Concluons en reprenant une expression d'Ariane Pour elle, le groupe des transmissions féminines est un groupe de recherche où de "l'éros circule". Ça signifie que nous avons grand plaisir à nous retrouver entre femmes, sans oublier l'unique homme qui partage avec nous cette recherche du féminin. Ce groupe est non seulement une occasion d'échanges théoriques de qualité mais aussi un lieu où notre féminité à chacune et chacun est accueillie, où elle peut naître et se développer.